
Entretien avec Annette Wieviorka à propos du livre *Auschwitz expliqué à ma fille*

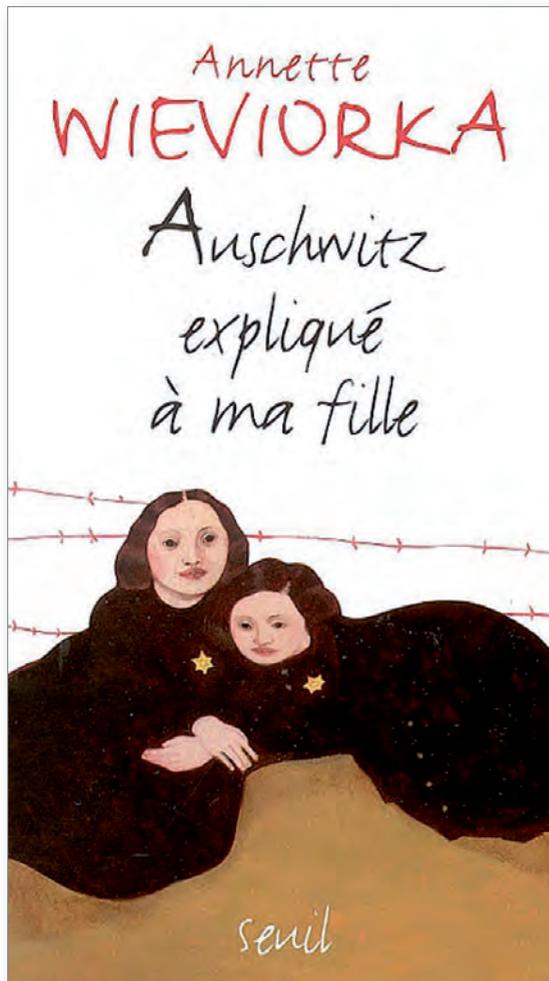
PROPOS RECUEILLIS PAR ANNICK LORANT-JOLLY ET JACQUES VIDAL-NAQUET

Annette Wieviorka historienne française, elle consacre une grande partie de ses recherches à la mémoire du génocide et de l'histoire des Juifs au xx^e siècle. Depuis la publication de sa thèse en 1992, *Déportation et génocide*, elle a été partie prenante de tous les débats et a été membre de la Mission d'étude sur la spoliation des Juifs de France, dite mission Mattéoli. Directrice de recherche au CNRS, elle est engagée aujourd'hui auprès de l'Association Primo Levi (soins et soutien aux personnes victimes de la torture et de la violence politique).

Peut-on « expliquer » à un enfant ce qui demeure de l'ordre de l'incompréhensible et de l'indicible ? Nous avons souhaité rencontrer Annette Wieviorka, historienne de la Shoah, concernée à titre personnel par ce génocide et auteure de *Auschwitz expliqué à ma fille*, ouvrage pour lequel elle a également puisé dans son expérience de parent et de professeur.

« Ce qui m'a frappée, quand j'ai tenté de répondre à Mathilde pour lui expliquer ce qu'était Auschwitz, c'était que ses questions étaient les mêmes que celles que je me posais moi-même indéfiniment, ou qui traversent depuis plus d'un demi-siècle la réflexion des historiens et des philosophes et auxquelles il est si difficile de répondre. Simplement elles étaient exprimées de façon plus crue, plus directe. Car s'il m'est facile comme historienne de décrire Auschwitz, d'expliquer comment s'est déroulé le génocide des Juifs, il reste un noyau proprement incompréhensible, donc inexplicable : pourquoi les nazis ont-ils voulu supprimer les Juifs de la planète ? [...] »

Annette Wieviorka : *Auschwitz expliqué à ma fille*, Seuil, 1999, (p.10).



Jacques Vidal-Naquet: J'avais été frappé, quand votre livre, *Auschwitz expliqué à ma fille*, est paru en 1999, de ce qu'il apportait et j'en avais fait une recension dans notre revue mais le plus étonnant, en le relisant hier, c'est que j'avais l'impression d'une parution assez récente, toujours actuelle...

Annette Wieviorka: Pour moi ce livre est marquant parce que, parmi tous ceux que j'ai publiés, c'est mon seul *best et long seller*. Il est paru en 1999 mais il continue à bien se vendre et à être traduit, dans le monde entier : il s'en est vendu par exemple 100 000 exemplaires en Italie. Évidemment c'est un livre qui n'est pas cher et cela doit jouer mais ce n'est pas la seule raison ! Ainsi, peut-être à cause de la percée d'« Aube dorée » en Grèce, il a également été traduit dans ce pays et s'y vend très bien. Le premier tirage, qui ne de-

vait pas être considérable, a été immédiatement épuisé et un second tirage a été lancé. Sans doute pense-t-on qu'en faisant lire aux jeunes un ouvrage sur la Shoah on pourra lutter contre l'influence de l'extrême-droite, qui, en Grèce, fait ouvertement l'apologie du nazisme.

Annick Lorant-Jolly: S'il n'a pas vieilli, c'est aussi par rapport à votre conception de ce livre et à la façon dont vous l'avez pensé, écrit : quand on le lit en 2014 il est toujours aussi efficace. Vous avez pris le parti de répondre à des questions – supposées – de votre fille, qui semblent être de vraies questions, formulées de la façon dont un jeune pourrait les poser, des questions précises et simples. Et vous y répondez de la même façon, malgré la complexité du sujet, le plus simplement, le plus objectivement possible. C'est un travail d'écriture remarquable...

J.V.-N.: Avec une volonté de définition des concepts très présente tout au long du livre.

Christelle, ma belle-fille avec qui je discutais du succès de ce livre, m'a donné l'une des clefs : Elle m'a dit : « les parents préfèrent acheter un livre sur Auschwitz, plutôt que d'être obligé d'en parler eux-mêmes aux jeunes ».

Pour revenir à la genèse du projet il faut rappeler que c'est une commande pour cette collection, ce n'est pas moi qui ai eu cette idée. Le premier volume a été écrit par Tahar Ben Jelloun : *Le Racisme expliqué à ma fille*. Il s'en est vendu 200 000 exemplaires, beaucoup plus encore que du mien. Pour mémoire, à l'époque, c'était Michel Winock qui s'occupait de l'Histoire au Seuil – la collection a été lancée au Seuil – et j'ai eu une longue discussion avec Claude Cherki, qui était le directeur du Seuil, sur la question du titre. C'était des années où l'on était très précautionneux sur l'utilisation des mots, on ne voulait pas du terme d'« Holocauste »... La bonne idée a été de choisir finalement « Auschwitz » comme titre, « Auschwitz » comme métonymie, pas comme lieu, de la solution finale, de l'Holocauste, de la Shoah.

A.L.-J.: Vous expliquez cela dans le livre...

A.W.: Absolument. Vous savez, j'ai été vingt ans professeur de collège ou de lycée. Et ensuite, quand

je suis passée au CNRS, en 1990-1991, j'ai souvent donné des conférences publiques, rencontré des lycéens... Donc j'ai beaucoup entendu de questions. En tant que professeur je considère d'ailleurs que l'enceinte scolaire est un lieu où tout a le droit de se dire. Et les élèves ont le droit de tout exprimer, jusqu'à un certain âge du moins. Parce qu'il vaut mieux qu'ils disent ce qu'ils ont dans la tête. Pour moi la pédagogie c'est justement partir d'où ils sont. Et je me souviens particulièrement d'une rencontre avec des lycéens à Strasbourg, ça devait être en 1995. Une jeune fille s'est levée et elle m'a demandé : «Qu'est-ce qu'ils ont fait les Juifs pour qu'on leur en veuille tellement?». Et là, je n'ai pas su répondre, tellement j'étais sidérée. Mais après ça m'a beaucoup trotté dans la tête... J'ai été très marquée également par une autre question, alors que j'étais professeur à Paris, au lycée Jules Siegfried, dans des classes de G. - une filière de préparation au secrétariat. On était à l'époque de «Touche pas à mon pote» et une élève qui devait avoir 20 ans m'a demandé : «Madame à quel âge on devient raciste?» J'ai réalisé alors que ces élèves ne comprenaient pas vraiment en quoi les actions contre le racisme pouvaient les concerner. Parce qu'effectivement ils étaient tous mélangés, quelle que soit leur origine et qu'ils n'étaient pas racistes à cet âge-là...

Et puis ma fille Mathilde - qui a maintenant 29 ans - avait l'âge des jeunes à qui s'adressait le livre. Elle l'a relu et il y a un certain nombre d'idées qui viennent d'elle. Par exemple, il fallait trouver une accroche et moi je pensais au *Journal d'Anne Frank*, qui pouvait toucher un large public. Or ma fille m'a dit : «Anne Frank? Mais il n'y a que des filles qui vont le lire!». Et elle avait raison, parce que dans ce récit ce qui intéresse les filles c'est aussi la forme du journal, les rapports très conflictuels avec la mère et aussi, bien sûr, l'éveil du premier sentiment amoureux. Donc j'ai renoncé à *Anne Frank* et j'ai cherché une autre amorce : l'histoire du numéro. C'est une histoire vraie. J'étais très amie avec une femme qui s'appelait Anne-Lise Stern, une ancienne déportée d'Auschwitz, psychanalyste lacanienne et auteur de l'article «Des camps à Lacan». Nous nous sommes retrouvées un jour en vacances en Bretagne, elle était en maillot de bain et j'ai vu son numéro. Cela m'a fait un choc terrible! Vous fréquentez une personne, vous savez

qu'elle a été déportée, mais tout d'un coup cela devient concret... Donc mon idée était de partir de quelque chose de concret, de visuel.

J'ai repris également des questions que je posais en classe à mes élèves pour susciter le débat : «Il y a environ 50 millions de Français. Combien croyez-vous qu'il a de Juifs?», Et ensuite «Comment faites-vous pour reconnaître un Juif?». Leurs réponses étaient très révélatrices! Mais quand ma fille a relu elle a rayé cette dernière question. Pour elle qui s'était baladée avec une étoile de David bien en vue quand elle était petite, cela n'avait pas de sens, elle ne comprenait pas qu'on ne dise pas qu'on est Juif. Alors que dans mon enfance on ne le disait pas, on ne le montrait pas, on ne portait jamais de signes distinctifs. Quand je suis rentrée de Chine en 1976, où j'enseignais, et que j'ai vu mes premières élèves avec une étoile de David, le T-shirt de Menorah, ou des élèves qui n'écrivaient pas le samedi... c'était sidérant pour moi. Donc, sur tous ces aspects, la relecture de Mathilde m'a vraiment aidée. Parce que c'est quelqu'un de l'âge du lecteur potentiel qui m'a fait reprendre mon texte, jusqu'à ce que les choses deviennent claires.

Et puis il y a mon souci de faire de la bonne vulgarisation. Contrairement à ce qu'on croit, il faut vraiment une bonne maîtrise du sujet pour y réussir. Et je défends une posture pédagogique assez différente de celle d'autres collègues universitaires, peut-être parce que je n'ai pas eu un itinéraire classique : quand j'écris, j'écris pour qu'on me comprenne, quelque soit le niveau de la publication. Je n'écris pas pour mes pairs, pour me distinguer d'eux!

J.V.-N. : Il me semble d'ailleurs que vous aviez déjà publié un livre pour la jeunesse dans la collection «Les Jours de l'Histoire» chez Casterman : *La Seconde Guerre mondiale*?

A.W. : Oui, c'est un livre pour les enfants que j'ai écrit avec Michel Pierre et qui a connu deux moultures. Le premier texte était sur le mode d'un récit historique, et non de l'Histoire pure et dure. La deuxième édition a été relookée et on a changé le texte. Il s'est très bien vendu aussi, mais je ne sais pas ce qu'est devenue cette collection.

J.V.-N. : Elle n'existe plus...

A.W. : Pour en revenir à mon goût pour la pédagogie, il s'agit de trouver comment expliquer des choses compliquées et les rendre simples. Par exemple, de tous les historiens de cette période celui pour lequel j'ai le plus d'admiration et d'empathie c'est Saul Friedländer. Quand il explique que le nazisme c'est «l'antisémitisme rédempteur» le terme «rédempteur» est compliqué, il ne fait pas partie du vocabulaire d'un adolescent, ni même d'un adulte. Comment peut-on rendre cette notion simple? Il ne s'agit pas de faire de concession, de déformer ce que je pense être l'Histoire, pour la rendre accessible. Mais d'essayer de traduire, dans des termes qui sont accessibles à des jeunes d'un certain âge.

A.L.-J. : Il y a bien un âge nécessaire pour pouvoir le lire?

A.W. : Tout à fait. Moi je reste hostile à l'enseignement de la Shoah en primaire et à raconter cette «histoire» aux petits.

A.L.-J. : En même temps, si l'on regarde ce qui s'est passé au sein de l'Éducation nationale, il y a eu toute une «bataille» pour que la Shoah soit l'objet d'un enseignement, à la fin de l'école élémentaire, avec une reprise au collège.

A.W. : Je sais, je côtoie assez souvent Philippe Joutard qui a été l'un de ceux qui mené cette bataille-là.

J.V.-N. : Mais quand vous écrivez un livre comme celui-là, même si l'école est le vecteur de transmission le plus évident auprès des jeunes pour ce genre de sujet, vous vous adressez à un public plus large, à des jeunes qui vont pouvoir le lire chez eux... Parce que les parents le leur auront recommandé, ou parce qu'ils l'ont trouvé en bibliothèque. C'est un autre canal de transmission... D'ailleurs, cette collection n'est pas publiée par Le Seuil Jeunesse, mais par Les éditions du Seuil, ce qui en dit beaucoup sur le projet, la volonté d'être diffusé autrement que dans les seuls espaces Jeunesse des librairies ou des bibliothèques et de toucher un public familial, un public d'adultes également. Le principe de cette collection est intéressant parce que la mise en scène proposée mime fictivement un dialogue entre un adulte et un jeune. C'est un concept qui s'inscrit dans l'intergénérationnel.

A.L.-J. : Pensez-vous que la fiction puisse aussi être un vecteur de transmission? Est-ce que ça vous paraît oui ou non problématique? Je pense à la polémique autour du film *La Vie est belle* (de Roberto Benigni).

A.W. : Je vais répondre d'abord par le biais de mes petits-enfants. La deuxième, Alice, qui a 13 ans maintenant, vient un jour me voir avec *La Liste de Schindler*. Je l'ai regardé et je l'ai trouvé tout à fait acceptable. Maintenant elle fait de l'italien et quelqu'un m'a suggéré de lui passer en VOD *La Vie est belle*. J'ai dit non car j'ai détesté ce film. Donc ce n'est pas une question de fiction ou pas mais de la qualité de cette fiction. Par exemple je suis allée voir *Ida* et j'ai trouvé que c'était un film admirable. Je n'ai aucun préjugé contre la fiction. Quand j'étais professeur, en classe de Troisième, avec le professeur de Français on faisait lire pratiquement tous les ans, *À l'Ouest rien de nouveau*, d'Erich Maria Remarque, et *La Mort est mon métier* de Robert Merle, un livre dont la vision du nazisme est un peu dépassée mais qui reste très efficace.

La seule différence c'est qu'en Histoire on peut trouver des critères de qualité qui sont communs : quand on discute de la qualité d'un travail historique, on arrive à un consensus. Alors que la fiction est beaucoup moins consensuelle. Un autre problème pour la fiction, que ce soit au cinéma ou dans la littérature c'est qu'il y a un tel flux de production que ça vieillit très vite. Je ne sais pas si vous avez vu le film de Roselyne Bosch intitulé *La Rafle*? Serge Klarsfeld en a été le conseiller historique. Il est plein d'erreurs dans les faits dont certaines sont volontaires : par exemple il a remplacé les gendarmes français par des allemands dans le camp du Loiret. Je ne ferais pas l'affront à Serge Klarsfeld de penser qu'il ne le savait pas. Ce type de modification va dans le sens d'une espèce de nouveau consensus. Et en plus le spectateur se trouve dans une position de surplomb qui est tout à fait aberrante par rapport à la réalité de ceux qui ont subi ça... pourtant ce film a fait 3 millions d'entrées, grâce à l'Éducation nationale!

En revanche je pourrais citer *Monsieur Klein* (de Joseph Losey) que j'ai revu récemment et qui est un film extraordinaire.

J.V.-N. : C'est la qualité de la création, qu'elle soit littéraire ou cinématographique, qui fait la différence. Ensuite la justesse, l'exactitude de tel ou tel point deviennent secondaires si le récit est suffisamment fort.

A.L.-J. : Je pense qu'il y a une question vraiment liée à la fiction pour la jeunesse, surtout sur des sujets comme ceux de la Shoah, ou de la guerre : leur particularité, c'est de ne pas proposer un point de vue omniscient mais, le plus souvent, un point de vue qu'on pourrait qualifier de naïf : la vision du lecteur est aussi limitée que celle du jeune personnage. Or, sur des sujets aussi terribles, aussi complexes, cela peut être gênant. De ce fait on trouve rarement des éléments d'explication sur le pourquoi, le comment des événements, sinon parfois dans un petit dossier à la fin. À l'inverse de ce que vous proposez dans votre livre. On peut penser que ce sont des lectures complémentaires ?

A.W. : Sans doute. Une éducation complexe est multiple. On ne va pas demander à la littérature de faire ce que l'Histoire fait. Et la lecture de la littérature peut apporter une sorte de va-et-vient intéressant entre des points de vue subjectifs et différents. Je viens de lire un livre de Bernard Maris que je trouve admirable, *L'Homme dans la guerre*, Maurice Genevoix face à Ernst Jünger, deux écrivains qui ont fait la guerre de 14-18 et qui ont écrit sur cette expérience terrible. J'ai appris à cette occasion que Bernard Maris est le gendre de Genevoix mais c'est sans importance. L'essentiel est que ces deux auteurs d'une valeur littéraire équivalente ont deux visions, pas seulement de la guerre mais aussi du monde et de leur place dans celui-ci, radicalement différentes. C'est vraiment très éclairant.

J.V.-N. : On peut retrouver cela dans le champ de la littérature de jeunesse, avec des livres de pure commande et d'autres qui proposent un point de vue très subjectif mais superbement assumé. Du côté des albums je pourrais citer par exemple Gilles Rapaport, un auteur-illustrateur remarquable qui a publié deux livres sur ce sujet : *Grand-père et Champion* qui raconte l'histoire d'un combat de boxe organisé dans l'enceinte du camp de concentration avec un ancien champion du monde juif tунisien qui a été déporté. Il gagne le combat et il

sera gazé le lendemain. Évidemment c'est une manière particulière d'aborder cette question, très éloignée d'un essai sur la Shoah.

A.W. : Je connais très peu cette production pour la jeunesse.

A.L.-J. : À la limite cela pourrait être la fonction des documentaires centrés sur ce thème, dont on va attendre qu'ils en traitent de manière rigoureuse et assez complète. La littérature a une autre fonction. Que pensez-vous du « devoir de mémoire » ? Aujourd'hui, à l'heure où les derniers grands témoins sont en train de disparaître, l'enjeu est d'autant plus important.

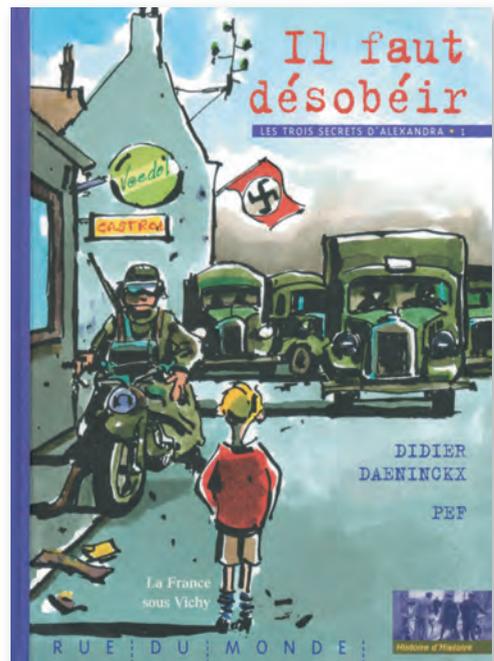
A.W. : Après on n'aura plus la possibilité de recourir à leur présence qui a quelque chose de très particulier. Il y a dix ans ces témoins, qui avaient environ 70 ans, étaient encore assez « en forme ». Aujourd'hui il reste vraiment une poignée de survivants. Cela veut dire tout simplement que les générations ont passé, que le temps a passé.

La génération qui m'a précédée a été la génération qui, encore enfant, a perdu ses parents. Ensuite il y a eu la mienne, née dans l'après-guerre, dans des familles qui avaient été décimées, sans grands-parents... mais avec une transmission de la Seconde Guerre mondiale, qui était très précise, très concrète : ma mère racontait par exemple comment les femmes se peignaient la couture des bas ou comment elles se teignaient les jambes. Cela veut dire que, même si on parlait peu dans certaines familles, tout cela était présent. Mes enfants, eux, ont connu leurs quatre grands-parents. Donc ce n'est pas seulement la question des témoins qui est préoccupante, on sent aussi chez les jeunes un éloignement de cette Histoire. L'un de mes amis, Henri Borlant, a écrit un livre qui n'est pas de la littérature pour la jeunesse mais que les jeunes peuvent lire : « *Merci d'avoir survécu* ». Il a été déporté à l'âge de 15 ans, il est passé par trois camps dont Auschwitz, et il a survécu. Je suis allée avec lui pour une rencontre avec des étudiants d'Histoire de Paris I qui nous avaient invités. Henri leur raconte son parcours et il précise qu'il a été finalement libéré par l'armée américaine. Alors un étudiant d'Histoire se lève et lui dit : « Je ne comprends pas, vous n'avez pas eu envie de vous engager dans l'Armée amé-

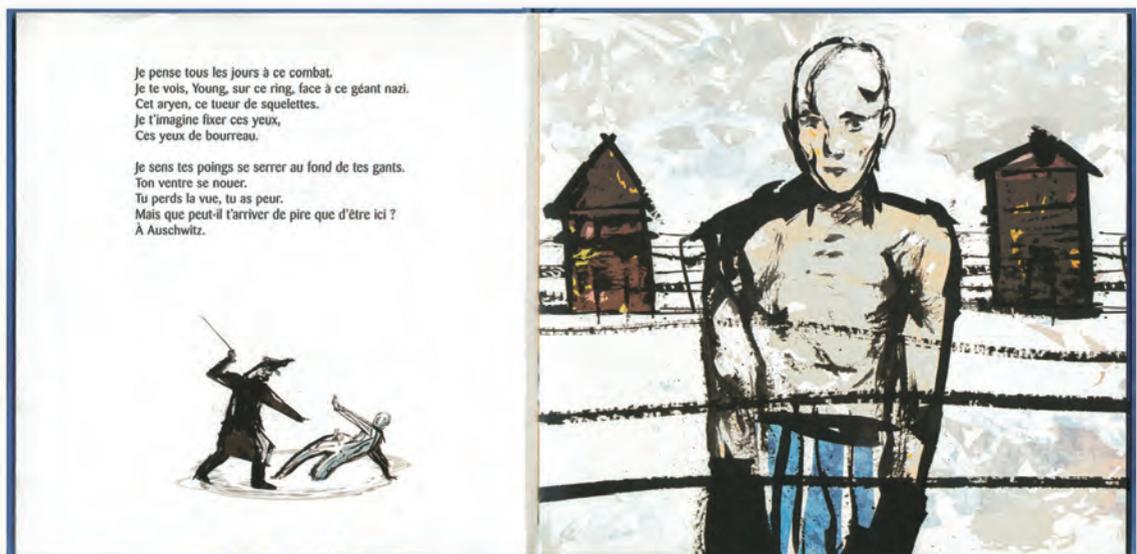


↑
Françoise Legendre,
ill. Jean-François Martin:
Le Soulier noir,
Thierry Magnier, 2012.

↓
Didier Daeninckx,
ill. Pef:
Les Trois secrets d'Alexandra, t.1 :
Il faut désobéir,
Rue du monde, 2002.



↓
Gilles Rapaport:
Champion,
Circonflexe, 2005.



ricaine?». Puis il ajoute : «Vous avez beaucoup souffert, on le comprend, mais qu'est-ce que vous pouvez nous dire de la souffrance de ceux qui vous gardaient?» Et pourtant ces étudiants étaient venus volontairement un vendredi en fin d'après-midi, ils étaient très respectueux... Henri a été magnifique, il lui a dit : «Excusez-moi, avant de vous répondre, j'essuie une larme».

Ce type de questions moi je ne les ai jamais entendues, parce que, sans doute, elles viennent de jeunes qui ont perdu une sorte de contact avec la réalité de ces événements. Pourquoi y aurait-il «devoir de mémoire»? On en a beaucoup débattu mais la mémoire n'est pas un devoir.

En revanche il y a un devoir d'Histoire : plus cette époque s'éloigne, plus les gens se demandent par exemple «Pourquoi seule la Shoah relèverait-elle du devoir d'Histoire, et pas l'esclavage, la guerre d'Algérie, etc.?» Il est bien difficile de répondre.

Je pense qu'on a atteint un extrême avec cette Histoire-là et c'est justement cet extrême qui rend le devoir de mémoire impossible. Parce que, à moins d'être totalement pervers, personne ne peut s'imaginer comme ayant fait fonctionner une chambre à gaz, même sous les ordres d'un supérieur hiérarchique. Et il est quand même très difficile de s'imaginer, sauf dans les cauchemars des générations d'après-guerre, en train d'être gazé!

Quand j'étais plus jeune j'ai été très marquée par la lecture d'Hannah Arendt qui pose une question essentielle.

A.L.-J. : La question du Mal absolu...

A.W. : Non, moi c'est la question du Mal relatif que je me suis posée. Je me suis souvent demandé : «Voilà, je suis professeur de lycée en 1942, des élèves arrivent avec l'étoile jaune et puis disparaissent. Qu'est-ce que je fais?»

J.V.-N. : C'est une question qui a hanté notre génération.

A.W. : Oui, c'est une question qui a hanté. Mais la question du comportement de chacun, tant que quelque chose est encore possible, est une vraie question «citoyenne», pourrait-on dire. Une fois que les déportés arrivent à la rampe, qu'ils rentrent dans la chambre à gaz... il n'y a plus de question... on ne peut pas s'imaginer cela...

Le reste concerne encore notre vie de tous les jours et les choix que nous pouvons faire, ou pas. C'est là-dessus qu'il faut intervenir dans l'éducation. Et l'éducation n'est pas abstraite. C'est-à-dire que, lorsqu'on regarde chacune des histoires, ce sont de vraies personnes qui étaient là, de vraies personnes qui ont dénoncé, qui ont arrêté, mais aussi qui ont aidé, qui ont sauvé, qui ont gardé des gosses qui n'étaient pas les leurs, jusqu'à la fin de la guerre, et parfois même après.

Donc c'est cela qu'on peut expliquer aux jeunes, ainsi que les rouages de la politique et de ces mécaniques effroyables. Cela pourrait même être une tendance consolatrice pour la littérature destinée aux enfants : «Oui, la Shoah ça a été terrible, mais regardez comme certains hommes sont bons»...

A.L.-J. : C'est peut-être pour cette raison qu'actuellement il y a tant de romans sur les enfants cachés. C'est le beau côté de l'Histoire...

A.W. : Il y a sans doute aussi une question de génération. Les enfants cachés sont encore en partie là pour témoigner.

J.V.-N. : Cette distance historique qui s'installe pose la question de la transmission de manière beaucoup plus aigüe.

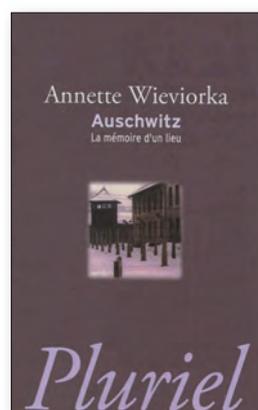
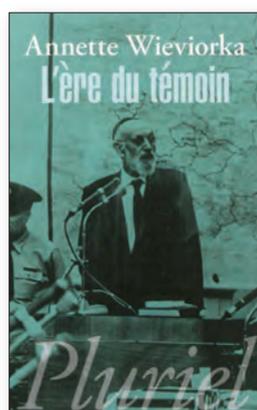
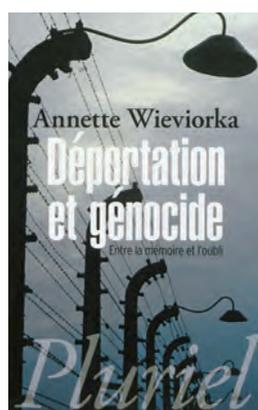
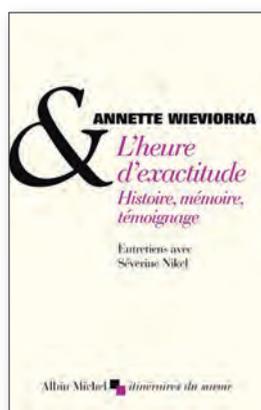
A.W. : Absolument. Ce qui était naturel ne l'est plus. Et puis nous sommes en France, dans un pays qui est en paix depuis la fin de la guerre d'Algérie. Et plus personne ne sait ce qu'est la guerre. Nous vivons d'ailleurs dans une société où, contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, la violence a beaucoup régressé : ainsi il n'y a plus de morts dans les manifestations depuis quelque temps.

Tout cela pose également un problème pour les nouvelles générations d'historiens. Quand on lit nos grands aînés, comme Marc Bloch... ils ont fait de l'Histoire à partir de l'Histoire qu'ils avaient vécue. Marc Bloch a écrit sur la rumeur, les rumeurs et les fausses rumeurs de la guerre, à partir de son expérience de 14-18. Dorénavant on va enseigner une Histoire qui ne s'appuiera plus sur l'expérience. Et ce sont les jeunes de cette génération qui vont étudier l'Histoire, passer les concours, préparer leur thèse. ●



www

pour prolonger la lecture de ce numéro, retrouvez sur notre site notre importante bibliographie sur la guerre.



PETITE BIBLIOGRAPHIE

Quelques titres disponibles d'Annette Wieviorka

Auschwitz expliqué à ma fille, Seuil, 1999 (Expliqué à ...).

Auschwitz : la mémoire d'un lieu, Hachette, 2012 (Pluriel). Première édition 2006.

Auschwitz, soixante ans après, R. Laffont, 2005.

Déportation et génocide : entre la mémoire et l'oubli, Hachette, 2013 (Pluriel). Première édition : Plon, 1992.

L'Ère du témoin, Hachette, 2013 (Pluriel).

L'Heure d'exactitude. Histoire, mémoire, témoignage. Entretiens avec Séverine Nikel, Albin Michel, 2011.

La Shoah. Témoignages, savoirs, œuvres. journées d'étude organisées à Orléans les 14, 15 et 16 nov. 1996 par le CERCIL, sous la direction d'Annette Wieviorka et Claude Mouchard, CERCIL, 1999.

Et aussi

Anne-Lise Stern : *Le Savoir déporté. Camps, histoire, psychanalyse*, Le Seuil, 2004 (La Librairie du XXI^e siècle). Existe aussi en poche en collection Points Seuil.

Henri Borlant : *Merci d'avoir survécu*, Seuil, 2011 (Bibliographies-Témoignages) Existe aussi en poche en collection Points Seuil.

